

**DOCUMENT:
LA VÉRITÉ SUR
DEIR YASSIN**



Jeune

Afrique

REVUE INTERNATIONALE INDEPENDANTE 24^e ANNEE

N° 1213 DU 4 AVRIL 1984



SEKOU TOURE

IL NE SERA PAS OUBLIE

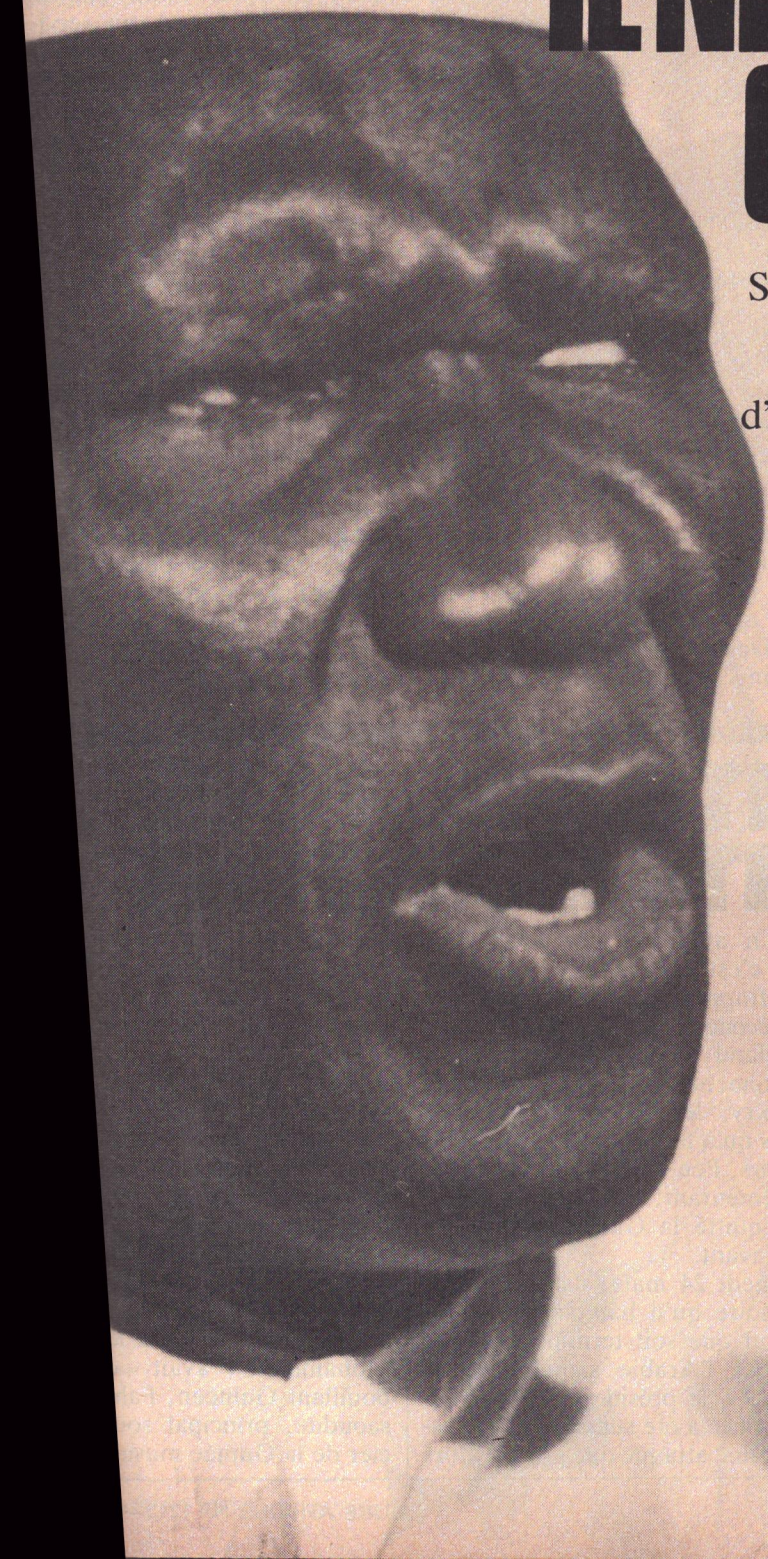
FRANCE 10 F - ZONE CFA 500 - MAROC 8 DH - TUNISIE 800 - ABU DHABI 11 - ALGERIE 9 - ALLEMAGNE 9 - ANTOULES 10 - ARABIE SAOUDITE 10 - BAHRAIN 1 100 - BELGIQUE 55 - BURUNDI 180 FB - CANADA 2,50 - DANEMARK 18,25 - DUBAI 11 - EGYPTE 2,300 - ESPAGNE 120 - HAITI 100 - ITALIE 2 000 - JORDANIE 850 - KENYA 26 - LIBAN 12,50 - LUXEMBOURG 77 FL - MALI 1 000 FM - PORTUGAL ESC. 137,50 - QATAR 10,50 - RWANDA 170 - SUISSE 3,00 - USA 2,50 - ZAIRE 50 Z.

M. 1986. 213. 10 F

événement

SEKOU TOURE IL NE SERA PAS OUBLIÉ

Symbole d'une certaine
dignité africaine,
caricature
d'une certaine dictature,
l'homme
a trop marqué
le premier quart de
siècle de l'Afrique
indépendante pour
laisser indifférent.



SEKOU TOURE IL NE SERA PAS OUBLIE



Qui a le droit de se réjouir de la mort de qui que ce soit ? Personne et surtout pas en Afrique. Sauf peut-être certains dictateurs.

Ahmed Sékou Touré a été un dictateur, le seul en Afrique qui ait instauré un système répressif à ce point organisé et à ce point efficace.

Des années durant, *Jeune Afrique* a écrit ce qu'il fallait écrire et ce que l'opinion publique était en droit de connaître : la Guinée, sous le règne de Sékou Touré, s'est privée de milliers de ses cadres en les condamnant à l'exil ou en les jetant en prison avant de les enfouir dans des fosses communes ou dans des tombes oubliées. C'est là une vérité historique que ni les sympathies ni les antipathies politiques ne sauraient aujourd'hui travestir. Oublier ces meurtres et ces morts serait un crime. Y

revenir avec outrance serait sordide et inconvenant. Ce serait cracher sur un mort, cracher sur l'histoire. Car Ahmed Sékou Touré ne fut pas seulement un dictateur.

Pour une certaine génération d'Africains, il a incarné la dignité retrouvée : son NON à de Gaulle — que les dessous de l'histoire ont révélé moins catégorique qu'on ne l'a dit — avait servi, en 1958, d'exutoire aux frustrations de millions de jeunes dont les chefs avaient dit « oui ». Son charisme, indéniable, et ses qualités de tribun ont servi de ressort à des populations privées désormais d'un chef qui eut une dimension historique. Ses revirements politiques et diplomatiques, pourtant suspects de faiblesses, sont apparus comme des actes de courage. Même si, aux yeux de certains, ses amitiés ont si souvent changé de camp. Ce chef qui vient de mourir n'a laissé personne indifférent. Ni, bien sûr, ses alliés les plus inconditionnels ni, encore moins, ses adversaires les plus virulents. Entre ces deux catégories, il ne pouvait, au demeurant, connaître d'autres partenaires. Le plus jeune des « Vieux » de l'Afrique a marqué notre histoire. Celle d'hier qui a vu les tâtonnements vers l'unité et les errements parfois sanglants. Celle de demain aussi qui, de ce passé tragique et pas toujours honorable, devra bien tirer des leçons.

Sékou Touré mort, *Jeune Afrique* n'a d'autre objectif que de l'enterrer dignement. En évaluant ce qu'il fut, en lui-même, face à son peuple, face à l'Afrique. Dans cette évaluation nous avons choisi d'écarter l'invective autant que le panégyrique. Nous avons choisi de présenter, à chaud, car c'est notre servitude, l'homme devant l'histoire. S.A.

UNE DÉFAITE POUR LES OPPOSANTS GUINEENS

On attendait l'assassin, mais c'est tout bêtement le destin qui a frappé : Ahmed Sékou Touré est décédé lundi 26 mars 1984, à Cleveland aux USA. Mort aussi secrètement qu'il avait vécu. A Conakry, les Guinéens ne l'ont appris qu'à la mi-journée du mardi 27 mars. Peu d'entre eux savaient, au demeurant, que leur « Prési » avait quitté la Guinée trois jours auparavant.

Samedi 24 mars, dans le palais provisoire qu'il habitait — en attendant que soit terminé celui offert par l'Arabie saoudite et le Maroc — le président Ahmed Sékou Touré a été subitement terrassé par une attaque que l'on dit alors

cardiaque. Il avait déjà connu des crises du même genre dans ses moments de grande émotion ou de grande colère. Il s'en était toujours relevé. Affaibli sans doute, mais toujours aussi brillant dans ses propos, et violent dans ses actes.

Cette fois pourtant, à 62 ans, le grand Sily — l'éléphant, « symbole de la sagesse dans la force », disait-il — reste inanimé. Les proches ne s'y trompent pas. Et, secrètement, alertent les chefs d'Etats amis : Houphouët, l'ainé ivoirien, Hassan II le Marocain que le défunt roi Mohammed V avait « confié » au bouillant Guinéen, Fahd d'Arabie saoudite, principal soutien financier de la Guinée musulmane... Le

roi Fahd, précisément, va tout faire pour sauver El Hadj Sékou Touré. En premier lieu, avec son avion personnel. Puis avec ses amitiés américaines.

Dans la nuit de samedi à dimanche, l'avion aux armes d'Arabie emmène le chef de l'Etat guinéen aux Etats-Unis, à Cleveland plus exactement, où opèrent des sommités en matière de traitement des maladies cardio-vasculaires. Le lendemain, après de vaines tentatives pour « réveiller » un homme quasi mourant, les chirurgiens décident d'intervenir. Sékou Touré meurt pendant l'opération. Il est 15 heures, ce lundi 26 mars, à Cleveland, 22 heures à Conakry. Sékou n'a même pas pu parler avec son demi-frère Ismaël Touré, venu en catastrophe de Paris en compagnie de deux de ses enfants.

Froid comme un cadavre, l'acte de décès est déjà un enterrement : il oublie toujours que, derrière un mort, il y a eu — et il y a — un homme. Monsieur Ahmed Sékou Touré, atteint d'une distension étendue de l'aorte, est mort à telle heure, à tel endroit. Qui retiendra ce que cela voulait dire ? Qui retiendra que la dernière sensation de cet homme fut la douleur qui l'a abattu — et dont il ne s'est pas relevé — le samedi 24 mars ? Sékou Touré est mort. Point final.

Peu avant sa disparition, il était, apparu vieilli à ses interlocuteurs. Le tendre et coléreux qu'il était semblait depuis quelques mois « trop gentil », comme s'il avait

voulu économiser ses énergies. Il fumait toujours autant, il parlait toujours de manière aussi convaincue, sinon convaincante. Pourtant, le verbe avait perdu sa flamme d'antan. La sagesse avait subitement pris le pas sur la force, ont pu penser certains. Mais tous attribuaient cette modération inhabituelle à la préoccupation principale qui rongait le président depuis presque deux ans : un des derniers au pouvoir parmi les pères fondateurs de l'OUA — les autres étant le Tunisien Habib Bourguiba, l'Ivoirien Félix Houphouët-Boigny et le Tanzanien Julius Nyerere — il

Dans les années soixante, le Tanzanien Julius Nyerere (bras levé) et, côte à côte, le Tunisien Habib Bourguiba avec l'Ivoirien Félix Houphouët-Boigny. Après la disparition de Sékou Touré, les trois derniers pères fondateurs de l'OUA encore au pouvoir.



D.R. AFP. D.R.

SEKOU TOURE IL NE SERA PAS OUBLIE



n'eut jamais à présider l'organisation panafricaine. Ses pairs le lui offraient cette année, puisqu'ils avaient choisi Conakry pour abriter le XX^e sommet. Et ce moment échappait à Sékou Touré. Paralisée par ses vieilles crises, l'Afrique ne se décidait pas à se réconcilier avec elle-même. Mettant en veilleuse ses spectaculaires prises de position pour un camp contre un autre, Sékou s'était voulu médiateur. Il méritait de présider l'OUA. Cette fois, c'est lui qui a échappé à l'OUA. Il n'aura pas connu l'humiliation d'un sommet avorté.

Reste un enseignement. Adoré ou abhorré, l'homme Sékou Touré n'a laissé et ne laisse personne indifférent. Ni les Guinéens, ni les autres Africains. Ni au-delà de l'Afrique. Des Africains se sont reconnus en lui qui a restauré une certaine dignité africaine. Des Africains n'ont reconnu en lui que le despote le mieux organisé d'Afrique. Mais Sékou Touré est mort comme il a vécu. Par une de ses volte-face dont il avait le secret. Rarement, sur le continent, un homme d'Etat a eu autant de morts sur la conscience et autant de candidats assassins à ses trousses. Il a échappé aux complots. Il a échappé à ses rêves de complot. Il n'a pas été assassiné. Il est mort comme un juste, ... sinon dans son lit, du moins dans un hôpital. C'est presqu'une « défaite » pour ses opposants. La mort n'aboutit rien. Mais elle donne une autre vie. ■

Mais où sont les médecins africains ?

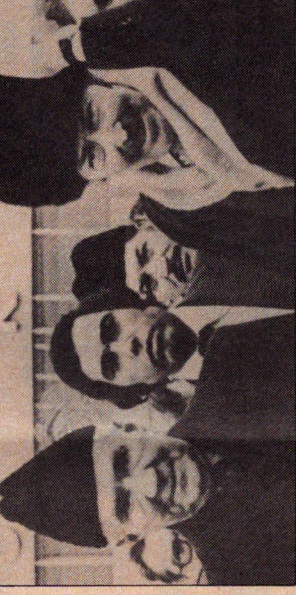
L'art, prétend-on, n'a pas de frontières. La médecine non plus. C'est particulièrement vrai pour le Tiers monde. On ne compte plus les dirigeants qui, pour se soigner, ont fait ou font appel à des médecins étrangers. Ou bien encore sont partis consulter hors de leur patrie. L'ancien leader ghanéen Kwame Nkrumah est mort, le 27 avril 1972, non pas à Conakry, où il avait élu domicile après le coup d'Etat militaire du 24 février 1966, mais à Bucarest en Roumanie. « *Dis-moi où tu subis un traitement, je dirais de quel côté tu penches sur le plan politique.* » L'adage a été, plusieurs fois, confirmé par les faits. Ainsi l'ancien président angolais Agostinho Neto est mort le 10 septembre 1979 à Moscou d'un cancer. Il se trouvait dans la capitale soviétique depuis le 5 pour une « *visite non officielle d'amitié* ». L'ancien shah d'Iran, Mohammed Reza Pahlavi, s'est éteint au Caire le 29 juillet 1980 des suites d'un cancer du système lymphatique (atteignant les globules blancs du sang). Suivi par des médecins français, il fut opéré de la vésicule biliaire au New York Hospital le 24 octobre 1979. A l'initiative de David Rockefeller, président de la Chase Manhattan Bank. Les liens du président Ahmed Sékou Touré avec le roi Fahd d'Arabie saoudite l'ont conduit jusqu'à l'hôpital de Cleveland, dans l'Etat de l'Ohio, aux Etats-Unis, où il devait décéder le 26 mars.

Si l'ancien président algérien Houari Boumediène a rendu son dernier souffle le 27 décembre 1978 à Alger, après avoir souffert de la maladie de Waldenström, il a subi 52 jours de traitement à Moscou où il s'était rendu, selon les termes officiels, « *en visite de travail et d'amitié* ». Ses derniers moments furent un modèle de coopération médicale internationale. A son chevet se pressaient des dizaines de grands pontes : soviétiques bien sûr, mais aussi américains, tunisiens, britanniques, français, yougoslaves, danois, allemands de l'Ouest, suédois...

Il est probable que les dirigeants ou ex-dirigeants du Tiers monde continueront à se faire soigner à l'étranger. L'ancien président camerounais, Ahmadou Ahidjo, consulte régulièrement un éminent professeur français, membre de l'Académie de médecine. Un jour, on rapporte que le numéro un tunisien, Habib Bourguiba, se rend à Philadelphie aux Etats-Unis où se fait faire un *check-up* à l'hôpital militaire Walter Reed (également aux USA) ou bien se fait soigner à la clinique Vennsbert de Bonn (RFA) pour des problèmes de sommeil. Une autre fois, c'est le maréchal Gaafar el-Nimeiri, le président soudanais, qui effectue un séjour « *discret* » aux Etats-Unis pour s'y faire examiner.

Il y a certes, dans ces visites d'un genre très spécial, un hommage des leaders du Tiers monde à la science médicale des gens du Nord. Elles ne sont toutefois pas exemptes de toute prise de position politique.

J.P. G



Le président algérien Houari Boumediène à Moscou, le 14 novembre 1978, en compagnie du ministre soviétique des Affaires étrangères Alexei Kossyguine. Deux mois de soins déguisés en « *visite de travail* ».

LE MYTHE ET LA REALITE

Tribun hors pair, Sékou Touré était à ce point charismatique que, galvanisant les foules, il les entraînait dans ses volte-face.



LA REVOLUTION EST EXIGENCE

Le grand sorcier

Jacques Vignes

Qui n'a pas rencontré un jour ou l'autre Ahmed Sékou Touré ne peut pas comprendre le personnage et qui l'a rencontré ne peut pas concevoir que pareil homme soit, au fil des ans, devenu le tyran sanguinaire que l'on a connu. Là se situe l'ambiguïté fondamentale qui a permis à un des chefs d'Etat les plus controversés de l'Afrique post-coloniale d'apparaître, en même temps, comme un des leaders les plus respectés — et les plus admirés — de cette même Afrique.

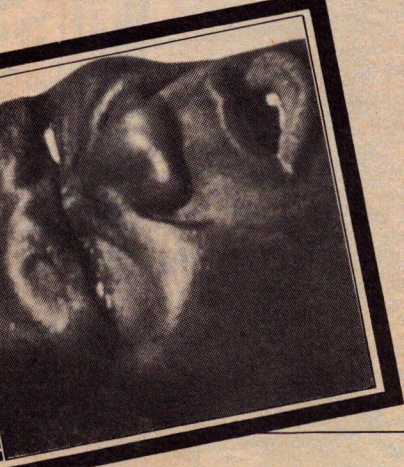
Rappelez-vous, ou essayez d'imaginer si vous étiez trop jeune pour garder des souvenirs de cette époque : on était dans les années cinquante. L'édifice colonial s'écroulait. Du fond de cette débâcle, quelques hommes émergeaient, les grands chefs historiques : Senghor au Sénégal, Houphouët en Côte

dire, de sauvegarder au moins les fondations. Sékou faisait partie des premiers. C'était un casseur, un « *fellagah* » comme on aurait dit en Tunisie ou en Algérie. Et alors, en Afrique, tout le monde voulait casser la baraque. Alors vive Sékou, Sily, l'éléphant qui écrase tout sur son passage !

Qui ne s'est laissé prendre à cela, du moins parmi ceux qui croyaient aux vertus d'un véritable renouveau ? Qui n'a pas, à un moment ou à un autre, considéré Sékou comme l'homme de l'Afrique, comme le premier des Africains ? Son passé témoignait pour lui : jeune syndicaliste, il avait mené des luttes sévères contre l'administration coloniale ; jeune homme politique, il avait réalisé ce que chacun croyait impossible : une certaine unification du peuple jusque-là divisé en ethnies rivales.

Agence Tass/Sygma

SEKOU TOURE IL NE SERA PAS OUBLIE



Appelé en 1956 — à l'époque de la « loi-cadre » — à former le premier Conseil de gouvernement de son pays, il se révèle un dirigeant d'une redoutable efficacité. Outrepasant presque ses pouvoirs, il brise la chefferie traditionnelle, qui lui est hostile, installe des conseils de villages élus, africanise la fonction publique, bref prend si bien le pouvoir en main qu'en 1958 il ose se dresser contre de Gaulle et dire non à ce qui va devenir l'éphémère Communauté française. Et il est suivi ; et personne, pas même la puissante administration coloniale, ne peut rien contre sa volonté. Première en Afrique noire francophone, la Guinée va devenir indépendante et subir la colère de l'ancien colonisateur. Sékou a gagné. Il est devenu un personnage historique.

Je me souviens de lui à cette époque. Il m'avait reçu dans la véranda de la grande villa qui, à Conakry, porte le titre pompeux de Palais présidentiel. Quelles espérances ne flottaient pas autour de nous ! Lui, Sékou Touré, avec son peuple, les Guinéens, allait montrer ce que des Africains sûrs d'eux-mêmes pouvaient réaliser en peu de temps. Tout en conversant, nous reconstruisions sinon le monde du moins le vaste continent noir. La Guinée était isolée ? Peut-être mais pour peu de temps. Des amis puissants existaient aux alentours : le Ghanéen Kwame Nkrumah, le Malien Modibo Keita. Les Algériens menaient leur guerre d'indépendance. Nasser redonnait

vie au monde arabe. L'agitation commençait dans les colonies portugaises. Bref, tout bougeait et il y avait, à l'extérieur, pour soutenir cette mutation, la puissance du bloc socialiste.

La suite fut, hélas ! l'histoire d'un long désenchantement. Et d'abord en Guinée même. Très vite, il devint patent qu'il y avait malentendu entre le « président » et ses compatriotes. Ce n'était pas le riz à la sauce Sékou Touré qu'on attendait de l'indépendance, surtout que ce riz se faisait rare, ni les maldresses de la coopération soviétique, ni la suppression du commerce privé, ni les tracasseries administratives, la lourdeur bureaucratique du Parti unique, l'inertie des pouvoirs révolutionnaires locaux et moins encore les purges politiques, les horreurs des camps de concentration et des « cabines techniques » pour aveux spontanés.

Du coup le pays se désagrègeait. Où était la belle unanimité de 1958, toutes tribus confondues ? La Guinée forestière prenait ses distances, les Soussous et les Peuls entraient en dissidence. Le pays, comme aux plus beaux jours de la colonisation, se retrouvait coupé en trois, sans compter les rivalités secondaires.

Une administration corrompue et toute-puissante

C'est là sans doute le plus grave échec d'Ahmed Sékou Touré : en vingt-six ans de pouvoir absolu, il a réussi à reconstruire un système de gouvernement qui ressemble à s'y méprendre à celui qu'il avait au départ justement combattu : centralisation outrancière, toute-puissance de l'administration, mépris des populations rurales, rivalités régionales, corruption, morgue insupportable d'une noblesse bourgeoise engraisée par les prébendes du régime. Avec, en plus, une monnaie déliquescence, un marché noir florissant, une économie à la dérive et, au-delà des

frontières, l'image qu'offrent des pays qui, au départ moins ambitieux, ont su se construire et consolider peu à peu leur existence. Il faut se rendre à l'évidence : la prudence d'un Houphouët a triomphé de la fougue de Sékou.

Ses ennemis n'étaient pas vraiment des hommes

Cela, le chef de l'Etat guinéen ne l'a jamais admis. Jusqu'au dernier jour, il est resté prisonnier de son rêve, celui de ce pays imaginaire qu'il a voulu, à n'importe quel prix, transformer en réalité. Car l'homme — comme beaucoup de ses semblables — n'était pas fondamentalement mauvais. A sa manière, il était humaniste, du moins en était-il persuadé. Pour lui, ses ennemis n'étaient pas vraiment des hommes ou, en tout cas, pas des hommes comme il les entendait. S'il les détruisait, c'est parce qu'il voyait en eux des bêtes malfaites. Il n'y avait donc pas de mal à les écraser.

Je l'ai entendu m'expliquer tout cela, paisiblement, au cours de notre dernière entrevue. Ce devait être en 1975. Il y avait alors dix-sept ans qu'il était au pouvoir et n'avait pas encore été jusqu'au bout de sa logique terrifiante.

On sentait pourtant qu'il allait y parvenir. Mais ce diable d'homme avait un tel pouvoir de conviction et, il faut bien le dire, de séduction, qu'on avait du mal à ne pas se laisser engluier par sa dialectique. D'ailleurs tout le pays n'était-il pas derrière lui ? Ne se promenait-il pas dans Conakry sans garde du corps (ou presque) ?

Et c'était vrai ! C'était vrai que quelque chose passait entre cet homme et son peuple ou, du moins, que quelque chose semblait passer. Mais c'était si bien imité qu'on ne pouvait que s'y laisser prendre.

D'ailleurs tout le monde est tombé dans le panneau. Je ne

connais personne qui ne soit pas revenu d'une visite en Guinée en se disant que, après tout, ce pays avait son mystère, un mystère qui se moquait des statistiques économiques, du délabrement de l'habitat et de la rigueur des conditions de vie. Bien sûr, quand le charme avait cessé d'agir, on déchantait, mais, le temps d'un voyage, on avait marché.

Au fond, c'était cela Sékou Touré : un grand sorcier qui savait envouter les foules et ses visiteurs. Il vous prenait, à l'arrivée, sceptique, un peu sur la défensive et, en quelques heures, il vous retournait.

Un modèle pour l'ensemble du continent

A tel point qu'aujourd'hui, lorsqu'on repense à la Guinée de Sékou Touré telle qu'on a pu la voir, on se demande si ce pays a jamais existé, si on n'a pas été victime d'un mirage, ou d'un tour de passe-passe. Et puis on se dit qu'après tout, ailleurs, se sont produits des phénomènes aussi bizarres et qui ont duré presque aussi longtemps... Mais quand même : plus d'un quart de siècle de prestidigitation, il fallait être un sacré manipulateur pour le faire !

Il aura cependant manqué sa sortie. D'abord il n'est pas mort en Afrique, chez lui, sur cette terre guinéenne qu'il a, sans aucun doute, aimée par-dessus tout — et, à cause de cela, il restera dans le cœur des hommes et des femmes d'Afrique.

Car on ne peut oublier que Sékou Touré a été, avant tout, un panafricaniste. Ce qu'il voulait réaliser dans son microcosme guinéen, c'était un modèle pour l'ensemble du continent.

D'où l'orgueil, on pourrait presque dire le messianisme qui l'habitait. Il était le père, le grand chef, l'homme du présent et de l'avenir. Curieuse ambition pour un leader démocratique, mais ambition souveraine qui, peu à peu, comme un cancer, a dévoré tout ce qui, chez cet homme, dans ses débuts, pouvait sembler chargé de promesses. ❖

Sékou est mort, vive Sékou !

Lorsque le tremblement de terre (22-24 décembre 1983), est intervenu en Guinée, j'ai tout de suite su que quelque chose d'important allait se passer. C'est toujours comme ça ! Mon père et mon grand-père me l'ont dit, depuis les temps les plus anciens. « Ainsi s'exprimait, le 27 mars, Touré, petit vendeur chic de « Cocody — les deux plateaux » à Abidjan, qui n'a pas été outre mesure surpris par la mort du leader guinéen. Un peu partout en Afrique, l'annonce du décès a pourtant été accueillie avec scepticisme. « Sékou Touré est mort ? Ce n'est pas vrai, affirmait un chauffeur de taxi de la métropole ivoirienne. C'est Radio Treichville qui a dit ça. » A Yaoundé — nous explique notre envoyé spécial, Célestin Monga — en dépit des précisions données sur les circonstances de la disparition, on évoque un possible assassinat, on parle d'un empoisonnement — télégué par la CIA... ou le KGB.

Les réactions à la mort du quatrième « grand » de l'Afrique noire (avec Senghor, Houphouët et Ahidjo) sont partout mitigées « Malgré les exactions qu'il a commises, souligne un étudiant ivoirien, c'est pour beaucoup d'entre nous l'homme — le seul — qui a osé dire non à de Gaulle. » A Ndjong-Melen, quartier universitaire de Yaoundé, des jeunes gens se proposent d'envoyer une motion de condoléances au Comité central du PDG (Parti démocratique guinéen). A la Briqueterie, quartier populaire de la capitale camerounaise, des enfants scandent : « Vive Sékou Touré ».

Un peu partout, on a tendance à biffer les côtés négatifs du personnage pour ne souligner que son « nationalisme » ou son « exceptionnel charisme ». Partout, sauf chez les Guinéens expatriés. Encore que certains se soient montrés prudents dans leurs réactions. Les compatriotes de Sékou Touré vivant à Dakar savent en effet que le milieu guinéen n'est pas uniquement composé d'opposants au régime de Conakry : il y a ses sympathisants et, surtout, ses agents.

Pour beaucoup cependant, c'est la joie non dissimulée. Il faut dire que la plupart des Guinéens de Dakar appartiennent à l'éthnie peule sur laquelle Sékou Touré s'était acharné en 1976 à la suite d'un « complot » dont il lui attribuait la paternité. Tous ceux qui ont perdu un parent ou un ami dans la répression sanglante, gardent une profonde rancune à l'égard de l'ancien président.

En attendant l'amnistie

En général, ce qui préoccupe, c'est l'avenir de la Guinée sans Ahmed Sékou Touré. Certains rêvent à haute voix, d'un régime proche de celui de Côte d'Ivoire ou du Sénégal, qui leur permette de voyager librement et de se livrer au commerce, leur activité principale. D'autres pensent pouvoir rentrer bientôt dans leur pays à la faveur d'une loi d'amnistie ou de l'instauration d'un régime « plus humain » et « moins policier ». Ils se déclarent néanmoins certains que le régime mettra du temps à changer de méthodes à cause d'une « résistance certaine » des caciques du Parti démocratique de Guinée.

Dans ce contexte, la question que toute la communauté guinéenne de Dakar se pose est de savoir si le remplaçant présumé de Sékou Touré, le Premier ministre Lansana Béavogui, qui passe pour avoir une santé précaire, pourra mener à bien les changements attendus par les millions de Guinéens réfugiés à l'extérieur. ❖

SEKOU TOURE IL NE SERA PAS OUBLIE



A complot permanent, terreur permanente

François Soudan

Nous n'avons rien à apprendre dans le domaine des libertés. » Cette petite phrase, prononcée le 20 septembre 1982 par Ahmed Sékou Touré, est exacte. Dramatiquement juste. Personne comme lui, en Afrique, n'avait, à ce point compris combien la liberté est dangereuse pour le pouvoir absolu. Personne, sans doute, n'avait plus rien à lui apprendre quant à la manière de l'écraser. Cet homme, qui déclara un jour sans sourciller que « le système démocratique guinéen est le plus avancé dans le domaine des Droits de l'homme » n'avait rien du tueur artisanal, impulsif et vaguement psychopathe à la Macias Nguema ou à la Idi Amin. Rien non plus du Robespierre façon Mengistu, pour qui l'idéal révolutionnaire justifie toutes les terreurs rouges.

Pour cet enfant de Staline et de la décolonisation, la violation du droit était une technique de gouvernement et le secret de toute survie politique.

Personne ne lui fera l'injure de croire — lui qui prétendait jus-

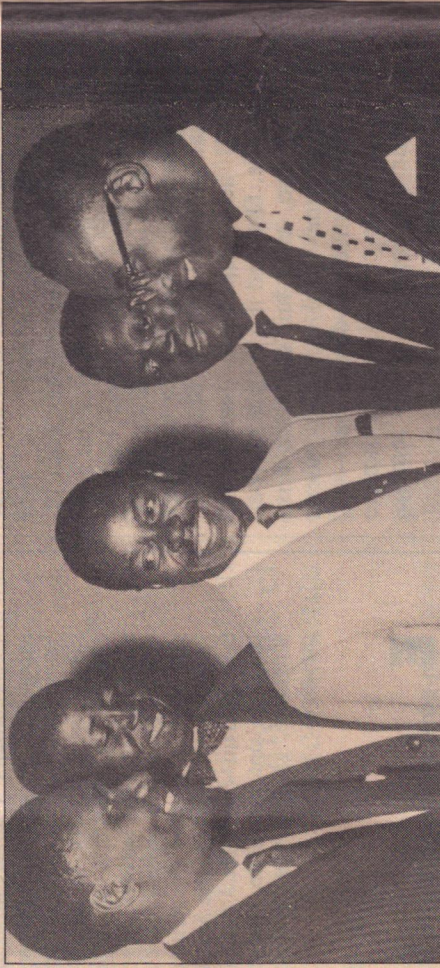
qu'au bout incarner la nation guinéenne — qu'il n'est pas directement responsable de chaque cadavre qui jalonne un quart de siècle de dictature. 1969, 1971, 1976... du « complot Fodeiba Keita » au « complot peul », 4 000 Guinéens au moins (chiffre plancher fourni par Amnesty International) ont été arrêtés. Cent ont été officiellement condamnés à mort et vraisemblablement exécutés. Une centaine a été relâchée. Les autres, tous les autres, ont disparu sans que jamais les autorités guinéennes n'aient pu fournir la moindre explication cohérente sur leur sort. Sans doute parce qu'ils ont été assassinés sans jugement. Parmi eux, un ancien secrétaire général de l'OUA du nom de Diallo Telli, arrêté en juillet 1976, mort de faim et de soif le 1^{er} mars 1977.

Les dernières grandes vagues de détention ont suivi en mai 1980 et février 1981 les attentats — ou présumés tels — commis au palais du Peuple et à l'aéroport. Mais qui fournira les noms de ceux, hommes et femmes du peuple, qui ont été emprisonnés, à Conakry ou jusque

communes ? Pour eux, pas de simulacre de légalité.

Pour les autres, les fonctionnaires, les militaires, les ministres, les commerçants, les diplomates, il y avait une « Commission révolutionnaire » dont s'occupait Siaka Touré, présenté comme le cousin de Sékou, chargé d'extorquer les aveux et un « Conseil national révolutionnaire » (en fait, le Comité central du Parti) qui assénait les jugements. Ensuite : la descente aux enfers dans les trous à rats infects du camp Boiro ou du camp Keme Bouraïma de Kindia, avec leurs « cabines techniques » et cette porte de la mort — ou de la délivrance — appelée « diète noire » : privation indéfinie d'eau et de nourriture.

Quand on l'interrogeait sur cette « mauvaise réputation » qui lui colait à la peau, Sékou Touré répondait, presque invariablement : « *Jugez-nous par nous-mêmes, pas par ce qu'on dit sur nous* », avant d'ajouter que la Guinée était la victime d'un « complot permanent ». Il n'en restera pas moins pour l'histoire, que le même Sékou



A gauche Sékou Touré. A droite Diallo Telli, le plus illustre de ses victimes. Au centre, le Premier ministre Lansana Bédié, qui n'a pu empêcher le premier de faire exécuter le second.

dans les plus petits villages, pour avoir critiqué le Parti ou négligé de suivre un de ses mots d'ordre et que leur famille n'a plus jamais revus ? Qui dira combien d'exécutions secrètes ont eu lieu, au cours de la terrible nuit du 25 au 26 janvier 1971 quand la police vint ramasser des centaines de détenus au fond des camps Alpha Yaya, Samory et Boiro de Conakry avant de les abattre devant des fosses

United Nations

L'homme Sékou

Philippe Aziz

Au début des années 50, Sékou Touré n'était encore que député de Beyla, en Haute-Guinée. C'était à l'époque un jeune homme mince et fringant. Il était toujours bien habillé, et on le surnommait « T.P. », c'est-à-dire « trois-pièces » : il choisissait ses costumes avec beaucoup de soin. Sa seule distraction était la lecture. Il dévorait littéralement tous les essais ou les documents politiques qui lui tombaient entre les mains mais il dédaignait les romans car, disait-il, il avait le sentiment de « perdre son temps ». Par contre, il lisait Marx, Engels, Lénine. Et quand une de ses jeunes amies lui reprochait de consacrer tant de temps à la lecture, le député de Beyla répondait invariablement : « *Pour que tu sois un jour libre*. » Il puisait, disait-il, dans ces lectures « la force et les moyens de combattre le colonialisme ».

Le jeune Sékou était affable, gentil, toujours prêt à rendre service. Et quand on l'invitait à manger, il n'hésitait jamais à participer aux travaux de la cuisine. Mais il mangeait peu et avait rarement de l'appétit. Sans doute parce qu'il fumait trop : presque trois paquets de Gitanes par jour. Il savait que c'était très mauvais pour sa santé mais il disait : « *Tant pis, on ne vit qu'une fois*. »

Sékou Touré exerçait une véritable fascination sur les femmes : l'Union des femmes guinéennes était le principal support du régime. L'ancienne présidente de l'organisation, Mafori Bangoura, aujourd'hui décédée, jouissait d'un prestige considérable, même si elle était illettrée. Et quand certains dirigeants africains lui rappelaient le peu de respect qu'il avait pour les Droits de l'homme, Sékou Touré répondait : « *Et les droits de la femme, ils ne sont pas respectés en Guinée ?* »

Le président guinéen fut pourtant profondément affecté par les

Marthe/Gamma



Madame la présidente dansant avec son époux. La tendresse derrière la violence.

manifestations de femmes qui s'étaient déroulées à Conakry en 1977. L'un de ses proches l'a entendu dire à cette occasion : « *Si les femmes sont maintenant contre moi, je suis perdu*. » Pour répondre à leurs revendications, il décidera la libéralisation du commerce.

Comme avec les femmes, les relations de Sékou Touré avec ses ministres étaient excellentes, tant qu'ils étaient « dans la ligne » : le président n'imposait aucun protocole et il était « aux petits soins » avec eux. Après le Conseil des ministres, il n'hésitait pas à prendre le volant de sa voiture — une CX Citroën ou une Lincoln Continental — et à en accompagner certains chez eux. Et quand l'un d'eux tombait malade, il allait le voir ou envoyait son médecin personnel. Hélas, si un malheureux cessait de plaire, il disparaissait, purement et simplement. Car, raconte un témoin, Sékou Touré ne supportait pas la contradiction : toute résistance à ses volontés le plongeait dans un profond désarroi et le rendait littéralement malade. Il n'arrivait plus alors à se contrôler.

Lors du voyage à Conakry de Kenneth Kaunda, le président de la Zambie, en juin 1969, Sékou Touré fut agressé par un opposant. Cet incident provoqua une terrible crise : en rentrant chez lui, il se mit à se frapper très violemment la tête contre les murs et il fallut l'intervention des gardes pour l'empêcher de se tuer.

De même, lorsqu'il revenait de certaines tournées en province, il se montrait abattu par le spectacle de la misère et il faisait d'énormes efforts pour cacher sa tristesse à son entourage. Il attribuait son échec économique aux « ennemis et aux saboteurs ».

Son seul ami était son Premier ministre Béavogui, le fidèle entre les fidèles, qui savait le reconforter en ces moments difficiles. Ils étaient tout le temps ensemble et l'entourage du président les avait surnommés « bandan como », ce qui veut dire les « inséparables ».

Ainsi donc était Sékou Touré : un grand amateur de femmes, un passionné de lecture, un être qui savait être affable mais, en définitive, un homme psychologiquement fragile. ❖

**SEKOU TOURE
IL NE SERA PAS OUBLIE**



Les Guinéens de ma génération ne sont pas prêts d'oublier Sékou Touré. Dans l'euphorie de l'indépendance, comme dans le désastre où il a plongé notre pays depuis vingt-deux ans, l'homme qui vient de s'éteindre dans un hôpital américain aura profondément marqué ma vie. A commencer par mon adolescence. C'est en effet bien avant l'indépendance, lorsque j'étais au collège, que je me pris d'admiration pour le grand nationaliste qu'il apparaissait alors ; comme tous les jeunes de l'époque, l'esprit galvanisé par la victoire éclatante des Vietnamiens à Dien Bien Phu et l'épopée de la lutte déclenchée par le FLN en Algérie, nous avions besoin d'un héros. Pour conduire notre peuple à l'indépendance, nous restituât notre dignité et notre fierté d'homme. Etant donné son dynamisme, son humilité et son éloquence, nous vîmes tous en Sékou Touré le Messie que nous attendions. Nous étions subjugués par ce syndicaliste issu d'un milieu modeste, dont le langage simple aux accents nationalistes marqués faisait un effet extraordinaire sur nos jeunes cerveaux.

Nous nous sommes donc jetés corps et âme dans ses bras. Contre l'avis de nos aînés, de nos parents et de tous les hommes d'expérience. Qui, eux, percevaient déjà les crocs et les griffes du loup dissimulés sous le manteau du doux agneau. Qu'à cela ne tienne, disions-nous le cœur léger, « ce sont des réactionnaires et des féodaux... » ce n'est pas étonnant qu'ils en veuillent à Sékou le révolutionnaire. Aussi nous sommes-nous lancés sans retenue dans la campagne des élections législatives du 31 mars 1956, dite de la « Loi cadre Defferre ».

Jeunes, étudiants et syndicalistes, au coude à coude, nous parcourûmes villes et campagnes dans les délégations du RDA (Assemblée démocratique africain, dont Sékou Touré était le leader en Guinée). Pour porter la bonne parole aux « masses » et les exhorter à voter en faveur de la liste Sily (éléphant, symbole du RDA). La victoire fut éclatante. « Nos » candidats obtinrent 57 sièges sur 60. Inutile de dire que notre joie fut immense. La fête dura plusieurs jours.

Cependant, chose étonnante pour nous, dès sa victoire acquise, Sékou se métamorphosa. Du jour au lendemain, le leader simple et affable se mua en chef autoritaire dont les vues devaient être considérées comme parole d'Évangile. Des militants connus pour leur dévouement au parti

Sékou fut auréolé d'un immense prestige. Nous ne jurions plus que par lui. Etudiant à l'université de Dakar, non seulement je connaissais certains de ces discours par cœur, mais j'avais inscrit en gros caractères sur les murs de ma chambre certaines de ses phrases clefs sur « l'indépendance », « le progrès » et « la dignité de l'homme noir »... En tant que vice-président de l'UGÉAO (Union générale des étudiants d'Afrique occidentale), je pourfendais les Houphouët-Boigny, Senghor et autres leaders modérés que nous dénoncions comme « réactionnaires », « valets de l'impérialisme français ». Pour nous identifier à Sékou Touré sur lequel nous ne tarissions pas d'éloges et que nous présentions comme le modèle accompli du progressiste africain le plus authentique.

Quelle ne fut donc pas ma déception lorsque, en novembre 1961, alors qu'il était au zénith de son pouvoir charismatique, notre « révolutionnaire authentique » déclara tout d'un coup de frapper les cadres, les intellectuels et les syndicalistes de gauche qui avaient été jusque-là ses plus solides soutiens. Arrêtés par dizaines, ils furent condamnés à de lourdes peines de prison. Sans jugement et, surtout, sans avoir une quelconque possibilité de se défendre. Pour avoir manifesté leur solidarité avec leurs maîtres, de nombreux élèves, filles et garçons des lycées, collèges et écoles primaires furent également arrêtés. Nombre d'entre eux devaient mourir en prison à la suite, des mauvais traitements qu'on leur faisait subir.

Le fossé n'a fait que se creuser

Pour ma part, je fus invité à me rendre à Conakry afin de m'expliquer, au même titre que tous les autres jeunes Guinéens poursuivant leurs études à l'étranger. Ceux qui étaient en Union soviétique, en République démocratique allemande et en Tchécoslovaquie furent arrêtés manu militari et ramenés à Conakry. Emprisonnés dans les camps militaires sitôt arrivés, ils perdirent une année scolaire. En ce qui me concerne, la police de Mamadou Dia, alors Premier ministre du Sénégal, me rechercha en vain à Dakar. L'ambassadeur de Guinée, lancé à ma poursuite, n'eut pas plus de succès. Ayant très vite compris la menace que ce diplomate faisait peser sur ma tête, je n'avais pas hésité à plonger dans la clandestinité.

Après avoir changé plusieurs fois de cachette à Dakar, je gagnai la Mauritanie par la route en traversant le fleuve Sénégal à Rosso. Et c'est à Nouadhibou, alors Port-Etienne, que je m'embarquai le 1^{er} janvier 1962 dans un avion d'UAT à destination de Paris. Comme je n'avais pas de visa d'entrée pour la France, un employé de la compagnie hésita un peu avant de me laisser monter dans l'avion. Et de me conseiller, en cas de problème à l'arrivée, de m'adresser à M. Daniel Richon qui, précisément, est « un grand ami de votre président, M. Sékou Touré ». Inutile de dire que j'étais dès lors prévenu contre cette personne...

Autrement dit, ma rupture avec Sékou Touré date de ces événements. Depuis, le fossé n'a fait que se creuser. Surtout que les arrestations et exécutions, sans parler du désastre économique élevé en véritable méthode de gouvernement, n'ont fait que me renforcer dans mon

opposition à son régime.

Opposition d'autant plus ardue que, par son langage démocratique, son verbe et son culot, le leader guinéen a longtemps réussi à bermer les jeunes et les intellectuels. J'ai souvent entendu des gens de bonne foi justifier les méfaits de Sékou Touré. A une certaine période, il est même arrivé que des amis étrangers me demandent, au nom de la révolution mondiale, de taire mes critiques à l'encontre d'un « authentique révolutionnaire africain ». Et de cesser de le combattre.

Ne pas écouter ce double chant de sirènes

Ces derniers temps, ce sont plutôt des leaders africains modérés qui, au nom du combat contre Cuba et l'Union soviétique, m'ont pressenti en vue d'une réconciliation avec Sékou. Car, disaient-ils, « du moment qu'il a changé, il faut reconsidérer votre position et l'aider afin qu'il ne retombe pas dans les bras des Russes ». Si j'ai refusé catégoriquement d'écouter ce double chant de sirènes et, par conséquent, de modérer mon opposition ; si, à plus forte raison, j'ai refusé une réconciliation avec Sékou Touré, c'est parce que je croyais bien connaître l'homme.

C'était un grand syndicaliste, éloquent et agitateur de foule. Non pas un homme d'Etat, soucieux de réaliser l'unité, l'entente et le progrès de son peuple. Pour lui, le pouvoir comptait plus que le bonheur des Guinéens. D'où son complexe terrifiant à l'égard des intellectuels, des commerçants et de tous ceux que l'instruction, l'argent ou la naissance prédisposait à l'indiscipline et à la contestation. On comprend dès lors, que, pour un homme réfléchi, il n'était pas possible de composer avec un tel leader.

Condamné à lutter jusqu'au bout...

Quoi qu'il en coûte sur les plans sentimental et autres. Et quels qu'en soient les risques et les menaces. Surtout lorsqu'on sait l'hécatombe qu'a représentée son régime. Car, pas une famille, à part celle du défunt chef de l'Etat, n'a été épargnée. Même pas celles de ses ministres, ou de son Premier ministre Lansana Béavogui. Chacun, en Guinée, pleure aujourd'hui un père, un frère, un cousin, une mère ou une sœur, incarcérés, disparus en prison, ou en exil.

L'œil fixé sur ce sanglant tableau, je n'avais pas le choix. J'étais moralement et physiquement condamné à lutter jusqu'au bout. A présent que l'homme Sékou Touré n'est plus, j'espère que la longue tragédie qu'il a incarnée ne tardera pas à prendre fin. Pour que les Guinéens voient enfin le bout du tunnel et que les familles longtemps dispersées soient réunies sous le ciel qui nous a vus naître. Et auquel je demeure, pour ma part, attaché à toutes les fibres de tout mon être. ■

SEKOU TOURÉ IL NE SERA PAS OUBLIÉ



Sékou Touré (debout)
et Charles de Gaulle
à Conakry le 27 août 1958.
Le temps de ne pas
se comprendre.

IL ÉTAIT UNE FOIS DE GAULLE...

Jean Lacouture

La dictature sanguinaire imposée pendant un quart de siècle à son peuple par Sékou Touré n'a pas pour unique origine le tempérament d'un homme ni l'état d'une société, ni les ruses du néo-colonialisme, ni les complots des opposants, mais une combinaison de ces multiples données. Auxquelles il faut ajouter les circonstances étranges qui ont propulsé le leader guinéen sur la scène internationale et à l'avant-garde de la révolution africaine.

Non que Sékou Touré fût un révolutionnaire d'occasion ou de hasard. Formé à l'école d'un syndicalisme imprégné des méthodes et de l'esprit de la CGT française, il ressemblait à des millions de militants qui ont cru au léninisme, sinon en tant que philosophie, au moins en tant que méthode d'action et de pouvoir. Il a vu opérer les dirigeants de l'Europe de l'Est des années cinquante et a appliqué, à une société africaine en pleine mutation, les recettes apprises de Prague à Tirana.

Mais ce pouvoir ainsi orienté sur les votes de la bureaucratie policière, dopée par les contradictions locales du tribalisme, s'était installé dans des circonstances singulières où la surprise et le malentendu aggravèrent l'esprit aventuriste et

l'incapacité de Sékou Touré à prendre conscience des rapports de forces internationaux et de l'influence de l'opinion mondiale.

Quelle journée que celle du 27 août 1958 à Conakry ! Quel homme s'est trouvé investi de responsabilités aussi lourdes par des voix plus surprenantes ! De Gaulle faisait son tour d'Afrique, offrant aux capitales de l'ancien empire français le choix entre l'indépendance immédiate et l'entrée dans sa Communauté. Partout, sur tout de la part des dirigeants du RDA (Rassemblement démocratique africain) inspirés par Houphouët-Boigny, l'emportait le « oui » à la Communauté.

On savait le leader guinéen plus réticent. Il posait le problème fort intelligemment, moins en termes d'indépendance ou de Communauté qu'en termes d'unité africaine contre balkanisation. On savait donc qu'il avait des objections à faire, de Gaulle mieux que personne. Mais nous tous, journalistes embarqués dans l'aventure et suivant le général, nous prévoyions que l'étape la plus rude serait Dakar et que les opposants les plus fermes étaient par ailleurs au Niger.

A Abidjan, dernière étape avant l'arrivée à Conakry, un émissaire

de Sékou Touré vint apporter à Jacques Foccart, l'homme de confiance du général, le discours de Sékou Touré en en demandant l'approbation. Foccart lut le texte. Le trouvant plutôt rude, il le remit à Bernard Cornut-Gentille, le ministre responsable, avec mission de le transmettre à de Gaulle, lequel, dans l'avion, dormait. Ce ministre zélé n'osa pas le réveiller avec un texte trop énergique.

A l'arrivée à Conakry, Sékou demande à Foccart : « *Qu'en pense le général ? — Je ne sais pas* », fit l'autre. Informé de la teneur du discours, de Gaulle n'aurait sûrement goûté ni le ton ni le contenu des propos du leader guinéen. Mais une explication aurait eu lieu.

Vint l'affrontement. Soutenu par les clameurs des militants guinéens, Sékou Touré, humilié à coup sûr qu'on n'ait pas jugé bon de lire son texte et de le discuter, donna à son discours musclé le ton d'un véritable défi. Nous voyions le général assis à côté de lui, tassé, courbé, le visage couvert d'une ombre menaçante. Il a déclaré depuis lors à ses collaborateurs qu'il avait failli quitter la salle. Il sut se dominer et répondit, non sans dignité, mais sur le ton de quelqu'un qu'on a outragé et qui estimait la rupture inévitable. ■

DE L'ANATHEME AU DIALOGUE

François Soudan

François Mitterrand, donc, ne sera pas le troisième chef d'Etat français à recevoir, sur le tarmac de l'aéroport de Conakry, l'accueil ému d'Ahmed Sékou Touré. Celui qui, un jour de décembre 1961, au retour d'un voyage en Guinée, avait écrit ceci : « *Sékou Touré... n'a jamais abusé de son pouvoir et, si on peut contester le caractère expéditif de ses décisions, on n'y relève ni arbitraire, ni cruauté* », devait en effet, si l'on en croit son conseiller Guy Penne, se rendre avant la fin de cette année dans la capitale guinéenne (J.A. n° 1209). Dans l'histoire mouvementée de ses relations personnelles avec Sékou, faites de retrouvailles et de déchirements, cette rencontre était pour lui importante. Tant pis.

L'histoire retiendra donc une autre date, celle du 20 décembre 1978, quand Valéry Giscard d'Estaing vint à Conakry annuler vingt

années de rancœurs de son verbe prestidigitateur : « *Mon voyage est celui des forces de l'avenir l'emportant sur les forces du passé.* »

Le passé ? Il est fait d'attractions et de répulsions, de regrets et de frustrations. Tout commence le 25 août 1958 lorsque Charles de Gaulle, commis voyageur du « oui » au référendum sur la Communauté, se rend en Guinée. En sa présence, Sékou se livre à un vibrant plaidoyer pour l'indépendance et l'on sait déjà qu'il recommandera un vote négatif. Le 25 septembre, c'est chose faite : la Guinée a choisi le « non ». Dire que cela est mal perçu à Paris serait un euphémisme : on parle de défi, de rupture, de divorce. Dès lors, commence la valse infernale des complots attribués à l'ancienne puissance coloniale. Janvier 1960, janvier 1961... 10 novembre 1965 enfin : les relations diplomatiques sont rompues. Au cours d'un mee-

ting monstre, Sékou dénonce publiquement le « *deus ex machina* », le Machiavel, le déstabilisateur de l'ombre : Jacques Foccart.

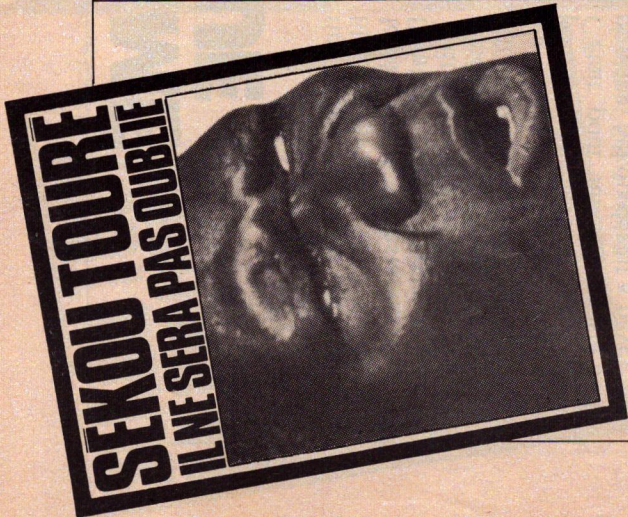
Et c'est vrai que le secrétaire général de l'Élysée, chargé des Affaires africaines et malgaches, n'a jamais négligé une seule piste pour faire vaciller le « Grand Sily ». C'était pour lui une question de principe. Sékou devait « payer » la gifle de 1958. Relation de haine et de fascination, au point que les deux hommes étaient littéralement obsédés l'un par l'autre. Le 22 novembre 1970, la France est encore « trempée » par Sékou dans la tentative de débarquement de mercenaires. Il faudra attendre l'élection de Valéry Giscard d'Estaing, le rétablissement des relations diplomatiques en 1976 et la nomination d'André Lewin au poste d'ambassadeur à Conakry pour que s'amorce le dégel.

Cinq ans plus tard, Sékou Touré ordonne prières et sacrifices sur toute l'étendue du territoire guinéen. Nous sommes en mai 1981 et le leader guinéen veut que Giscard, son « *ami* », soit réélu. Mitterrand — en faveur de qui il avait pourtant, à la veille des présidentielles de 1965 et 1974, mobilisé ses marabouts et ses griots — ne lui dit absolument rien qui vaille. Les deux hommes sont brouillés au nom de la raison d'Etat. Pour le même motif, ils se réconcilieront. Le Guinéen se rendra à Paris en septembre 1982 et à Vittel, en octobre 1983, première participation de Sékou à un sommet franco-africain, François Mitterrand lui donnera même du « *notre ami* » sans ambages... Quelques mois auparavant, Sékou avait invité Foccart en Guinée ; il était venu, ils s'étaient vus ; plus, réconciliés. Un couplet de plus en somme, dans ce « *Je t'aime, moi non plus* » qui présidait depuis un quart de siècle aux relations entre Sékou et la France. Il n'y en aura pas d'autre. ■

Un quart de siècle après la rupture, la France reçoit la Guinée. Sékou Touré rencontre à Paris François Mitterrand, qu'il avait traité de « chef du Parti de la souillure française ».



F. Loehon/Gamma



**SEKOU TOURE
IL NE SERA PAS OUBLIE**

DEMAIN LA GUINEE

Siradiou Diallo

Sékou Touré est mort. Mais son mythe et son système de gouvernement n'ont pas disparu avec lui. Que va-t-il se passer en Guinée ? C'est la question que tout le monde se pose à présent et à laquelle, dans l'état actuel des informations, il est bien difficile de répondre. Ce qui est sûr, c'est que la succession ne sera pas aisée. D'abord, à cause de l'étendue de la ruine économique, morale et culturelle qu'il a laissée derrière lui.

D'une terre fabuleusement dotée par la nature, il a fait l'un des 25 pays les plus pauvres du monde. Ayant bouleversé de fond en comble les structures d'échange héritées du système colonial, il s'est avéré incapable de bâtir une économie saine. D'où la pénurie et la misère alimentées par la corruption et le marché noir qui font partie intégrante du paysage guinéen depuis un quart de siècle. Déçus et désabusés, les Guinéens ne croient plus à rien. Pendant de nombreuses années, ils ont assisté à un tel décalage entre les discours et la

réalité, entre ce qui se dit, s'écrit et ce qui se fait, qu'ils prennent la vie avec une ironie philosophique.

Chacun crie ou répète sur la place publique les slogans généreux et révolutionnaires du parti et des dirigeants, tout en s'empressant de trouver en cachette les moyens de surmonter égoïstement les duretés du temps. C'est ce qu'on appelle « se débrouiller manière-manière ».

Cet esprit dissolvant est si bien ancré dans les mœurs que personne ne reproche plus rien à personne. Jusqu'à l'intérieur même des familles où les époux ne se font plus confiance, chacun craignant d'être dénoncé par l'autre. Alors que le père et la mère se méfient tous deux de leurs enfants.

Quant à ces derniers, ils sont sûrement les plus grandes victimes du régime de Sékou. Et ceux qu'il sera particulièrement difficile de repêcher. Car l'éducation, de l'école primaire à l'université, n'était qu'une façade, sinon une coquille vide et sans vitalité. Faute d'équipement, de maîtres et de manuels scolaires, on se contentait de bourrer les crânes avec des discours du « *Responsable suprême de la Révolution* ». Sans compter que l'adoption de huit langues nationales différentes pour un petit pays de 5 millions d'habitants n'était pas de nature à favoriser l'interpénétration des ethnies. Ni, par conséquent, l'unité nationale, credo du pouvoir révolutionnaire.

Tout va dépendre de la succession

Si bien qu'il faudra un effort gigantesque pour rééduquer la jeunesse guinéenne et lui donner une formation utile et adéquate. Pour affronter au même titre que les jeunes des autres pays africains le dur combat contre la misère et le sous-développement. Encore faudrait-il qu'à la place du système totalitaire bâti par Sékou Touré soit instauré un régime plus ouvert et, surtout, plus soucieux de l'intérêt de la collectivité. Ce qui n'est pas acquis.

Tout dépendra de la manière dont va se résoudre le conflit de succession qui ne manquera pas d'éclater entre les orphelins de l'illustre disparu. Car il serait étonnant que les clans qui, depuis toujours, s'opposent à l'intérieur du régime, rangent du jour au lendemain leurs armes au vestiaire. Pour fumer sans arrière-pensée le calumet de la paix.

Tomber de Charybde en Scylla

En particulier, il n'est un secret pour personne que le clan organisé par Ismaël Touré, demi-frère de Sékou Touré et ministre des Mines et de la Géologie, ne peut pas souffrir celui des beaux-frères, dont les chefs de file sont Moussa Diakité, ministre de l'Urbanisme et de l'Habitat, et Mamadi Keita, ministre de l'Éducation nationale. Clan auquel appartient l'ancien ambassadeur en France, M. Seydou Keita, gouverneur de Conakry.

Les membres de ces deux clans sont connus comme ayant été les plus impitoyables tortionnaires du célèbre camp Boiro, situé à l'entrée de la capitale. Des années durant, ils ont nuitamment arrêté, « jugé », torturé et fait exécuter des milliers de Guinéens accusés de complots préfabriqués. Ismaël Touré y a particulièrement sévi entre 1965 et 1971, avant de passer le relais à Moussa Diakité en 1976. C'est ce dernier qui dirigea l'interrogatoire de l'ancien secrétaire général de l'OUA, Diallo Telli, avant de prononcer sa condamnation à mort par « diète noire ».

Aussi les membres de ces deux clans sont-ils particulièrement redoutés des Guinéens. Aussi est-il presque sûr que, dans le cas où le pouvoir échouerait entre les mains de l'un de leurs membres, ce serait, après Sékou Touré, tomber de Charybde en Scylla. Surtout s'il s'agit de Ismaël Touré, dont bien des Guinéens s'accordent à considérer qu'il est encore plus

sanguinaire que son grand frère. On le dit soutenu par certains milieux d'affaires américains. En tout cas, il n'a jamais caché son aversion pour l'Union soviétique et les Etats du camp socialiste. A Conakry, nul ne l'a jamais vu à une réception offerte par les ambassadeurs de ces pays. Il roule invariablement dans une voiture américaine et ne dissimule pas sa richesse.

Entre ces deux clans, il faut mentionner le cas du loup solitaire qu'est le commandant Siaka Touré, officiellement présenté comme le neveu de Sékou Touré, chef du camp Boiro et ministre des Transports. Formé en Union soviétique, dans les écoles du KGB, au début de l'indépendance, il a également la haute main sur les services de sécurité tout en entretenant de solides amitiés au sein de l'armée. Homme affable, plein de gentillesse et de générosité, surtout à l'égard des épouses des détenus politiques qui ne tarissent pas d'éloges sur lui à cause des « menus services rendus », Siaka aura sûrement son mot à dire dans le processus de la succession.

Mais de tous les proches de Sékou Touré, celui qui s'est fait le moins d'ennemis est incontestablement le Premier ministre Lansana Béavogui. Fidèle compagnon du défunt depuis une quarantaine d'années, il est demeuré à ses côtés jusqu'au bout. Et, fait surprenant, il a traversé avec lui tous les orages, vivant quotidiennement dans son intimité sans jamais lui porter ombrage.

Le pouvoir ne doit pas échapper à la « famille »

Tout en cédant à ses humeurs et à ses caprices, de jour comme de nuit, il ne s'est pour ainsi dire jamais compromis. Surtout pas dans les affaires de répression, de condamnations ou d'exécutions. Personne ne se souvient d'avoir jamais vu Lansana Béavogui dans un tribunal révolutionnaire. Il est le seul

membre du Bureau politique du Parti à avoir réussi à tirer son épingle du jeu. A côtoyer quotidiennement le leader guinéen sans « se mouiller » et surtout sans se faire d'ennemi.

L'armée relèvera-t-elle la tête ?

Dans ces conditions, il est probable que, tout en se neutralisant, les clans familiaux tomberont d'accord, dans un premier temps, pour proposer l'accession de Lansana Béavogui au poste suprême du Parti et de l'Etat. Mais il est

certain que, dans leur esprit, ce ne sera là qu'à titre provisoire. Juste le temps de sauver les meubles en attendant de voir venir.

Etant entendu que le pouvoir ne doit pas échapper à la « famille ». En particulier, Ismaël Touré ne saurait se résoudre de bon cœur à laisser le fauteuil de son demi-frère lui échapper. Surtout au profit de Lansana Béavogui pour qui il n'éprouve que condescendance et mépris souverain. Mais gageons que l'ancien Premier ministre, qui a su se tirer d'affaire avec Sékou Touré, ne se laissera pas avaler par Ismaël. Seulement, Lansana Béavogui est un grand malade. Souffrant d'un diabète aigu compliqué de tension artérielle, il a fait ces dernières années de longs et fréquents séjours dans des hôpitaux étrangers. Notamment, aux Etats-

L'héritier présomptif



Lansana Béavogui

Politicien habile, diront ceux qui ne lui veulent pas de mal ; personnage suffisamment incolore pour avoir servi Sékou Touré pendant vingt-cinq ans sans disgrâce apparente, murmureront les autres. Une chose est sûre : Louis Lansana Béavogui, 61 ans, est un homme souple qui a eu l'intelligence de suivre en tous domaines les opinions fluctuantes de son président. Premier ministre depuis 1972, c'est lui qui, constitutionnellement, est aujourd'hui le « numéro un » du régime, jusqu'aux prochaines élections présidentielles. Né à Macenta, pays de forêts non loin de la frontière libérienne (une région relativement marginale dans l'évolution politique guinéenne), ce catholique récemment converti à l'islam — il fallait bien « coller » au zèle musulman de Sékou Touré — a reçu une formation de médecin à Dakar.

Maire de Kissidougou à l'indépendance, il deviendra successivement ministre du Commerce et de l'Industrie, puis responsable des Affaires étrangères avant de cumuler, à partir de 1972 et pour des périodes diverses, les portefeuilles de l'Armée, du Plan, de l'Information, du Contrôle des sociétés d'Etat, des Affaires étrangères bien sûr et, pour couronner le tout, celui de Premier ministre.

Véritable homme-protège du système Sékou, Béavogui a, sans jamais s'exposer ni réellement se compromettre (réussissant notamment à ne pas apparaître comme l'un des acteurs principaux de la répression), tout connu et presque tout exercé. Sauf la plus haute charge de l'Etat. Mais nul doute que cet expert en navigation par tous les temps se sente, lui aussi, des ambitions de commandant de bord. Avec l'avantage de ne s'être jamais porté au front. ✽

F.S.

SEKOU TOURE IL NE SERA PAS OUBLIE



Unis. Agé d'une soixantaine d'années, il est marié et père de nombreux enfants.

Reste l'armée. Sans doute a-t-elle été saignée à blanc à la suite de nombreux « complots » dénoncés par Sékou Touré. Des officiers formés à la veille de l'indépendance, il ne reste plus qu'une poignée de survivants, dont l'actuel chef d'état-major, le général Condé Taya. Mal équipée, mal payée et soumise à une étroite surveillance de la part des agents du Parti, l'armée a partagé la misère et les souffrances du peuple guinéen. Il n'est donc pas du tout exclu qu'elle cherche à relever la tête. D'autant qu'elle n'estime pas

L'héritier présomptueux

Il n'est plus, ni officiellement, ni officieusement, le numéro deux du régime. Mais il est peut-être le plus ambitieux de ceux qui peuvent prétendre succéder au « Grand Syli ». Lui : Ismaël Touré, 59 ans, demi-frère de Sékou et présentement ministre des Mines et de la Géologie. Cet ancien « grand patron » de l'économie guinéenne de 1963 à 1979, inquisiteur zélé des tribunaux populaires au début des années soixante-dix, n'a rien de l'aspect plébéien qu'affectonnait Sékou. Intelligent — certains diront arrogant — cet homme aux goûts fort « bourgeois », grand amateur de cigarettes blondes (sud-africaines !) ne s'est jamais vraiment entendu avec son demi-frère. On le dit américanophile et surtout adepte d'un certain libéralisme économique (ce qui ne signifie pas, bien entendu, qu'il soit un adepte de la modération en politique intérieure).

Retour d'un voyage en Côte d'Ivoire (février 1979) où il avait rencontré Houphouët, il s'était d'ailleurs répandu dans Conakry en éloges de l'expérience ivoirienne et donc en critiques implicites du « développement socialiste de l'économie » en vigueur chez lui. Il voulait, dit-on, changer de cap. Ce qui lui valut, deux mois plus tard, de quitter le gouvernement et d'être exclu du bureau politique du parti. Encore une fois, le conseil de famille dut se réunir à Faranah et imposer une réconciliation entre les deux frères.

Ismaël, depuis, est revenu dans les coulisses, à un poste de second plan qui lui a permis de cultiver ses amitiés américaines (les capitaux US sont très présents dans les mines guinéennes). Volontiers hautain, cultivant un évident complexe de supériorité, Ismaël Touré n'est pas populaire. Mais il jouit du soutien des hommes d'affaires du « clan » (Mamadou Lamine Touré, gouverneur de la Banque centrale de Guinée, Mamourou Touré, ancien ambassadeur en France, Amara Touré, l'un des dirigeants du parti). Surtout, il incarne la continuité d'un nom. **F.S.**



Ismaël Touré.

Un décès durement ressenti au niveau de l'OUA

Mais c'est surtout au niveau de l'OUA, dont il se préparait à accueillir le prochain sommet, que sa mort sera le plus durement ressentie. En effet, tout en étant proche des thèses marocaines dans l'affaire du Sahara, sujet de l'actuel blocage où se trouve l'Organisation panafricaine, le leader guinéen ne désespérait pas de sortir une solution miracle de son chapeau magique. C'est dans cette perspective qu'il s'était rendu, peu après le 15 mars, successivement au Maroc, en Algérie, puis de nouveau au Maroc.

C'est d'ailleurs quelques heures à peine après avoir regagné Conakry au retour de cette difficile navette diplomatique qu'il fut terrassé, le 24 mars, par la crise qui devait l'emporter. Comme d'habitude, l'Afrique officielle se retrouve probablement à Conakry le 30 mars pour le pleurer et l'enterrer. Mais, comme d'habitude, elle se hâtera, sitôt après, de l'oublier. **M**

particulièrement le ministre de la Défense nationale, le général Diané Lansana (cousin de Sékou Touré).

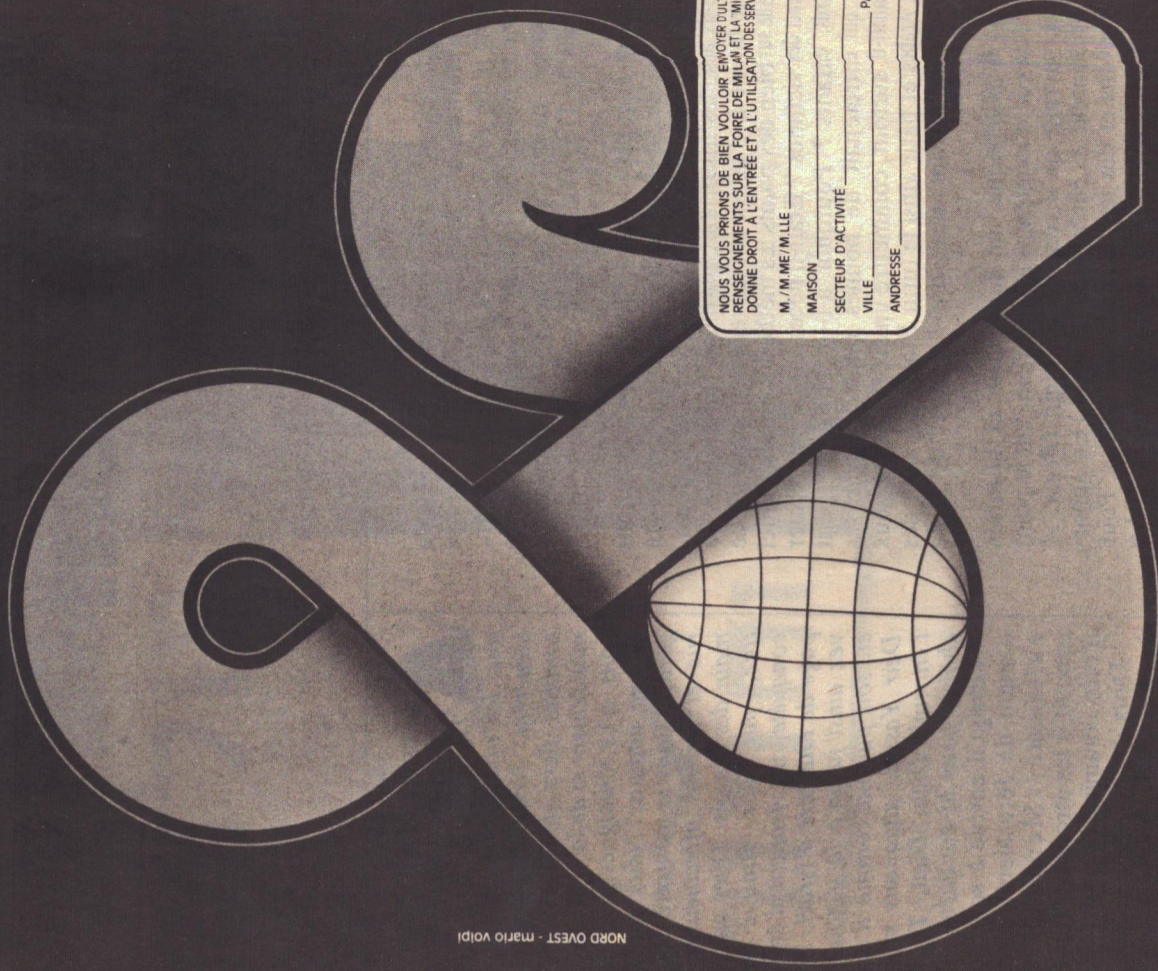
La mort du chef de l'Etat a d'ailleurs surpris le général de même que le commandant Siakou Touré, à Rabat où tous deux se trouvaient en traitement médical. Il faut dire que, s'il pose de sérieux problèmes de succession en Guinée, le décès brutal du « Responsable suprême de la Révolution » risque également de provoquer une redistribution des cartes diplomatiques. Notamment en Afrique de l'Ouest où Sékou Touré a réussi, ces dernières années, à rétablir de bons rapports avec la plupart des dirigeants. Devenant de ce fait même un des éléments précieux de l'équilibre diplomatique de la région. Il est certain que sa disparition aura des retombées.

62^e Foire Internationale de Milan

14/23 AVRIL 1984

COMMERCER MONDIAL

Du 14 au 23 avril, à Milan, de milliers d'exposants des cinq continents se rencontrent avec de centaines de milliers de visiteurs et d'opérateurs économiques du monde entier. Les échanges commerciaux sont facilités et favorisés par une organisation qui utilise les réalisations de l'informatique les plus sophistiquées et les plus avancées du point de vue technologique dans le domaine des foires. Le système est récemment devenu opérationnel pendant toute l'année et a été étendu aux plus de 80 expositions spécialisées qui se déroulent dans le quartier de la Foire au cours de toute l'année. La Foire de Milan est en outre le siège permanent en Europe des bureaux commerciaux de 27 pays. Prenez donc votre prochain rendez-vous d'affaires à Milan entre le 14 et le 23 avril. Naturellement, à la Foire.



NORD OVEST - Mario Volpi

NOUS VOUS PRIONS DE BIEN VOULOIR ENVOYER VOTRES RENSEIGNEMENTS SUR LA FOIRE DE MILAN ET LA "MILANIERCARD" QUI DONNE DROIT A L'ENTREE ET A L'UTILISATION DES SERVICES D'ASSISTANCE

M./M./ME./M.LLE

MAISON

SECTEUR D'ACTIVITE

VILLE

ADRESSE

PAYS

NOUS VOUS PRIONS
BIEN VOULOIR REMPLIR
CLAIREMENT CE COUPON
ET DE RENVOYER EN
FOIRE DE MILAN
LARGO DOMODOSSOLA
20145 MILANO (ITALIA)
TEL. (02) 49111
TELEGRAMMI: FIERA
TELEFAX: 331100 FAX